

choppement, le moindre obstacle suffit pour la faire retomber au plus profond du précipice.

Ces quelques réflexions étaient nécessaires pour expliquer l'étrange conduite de madame Malassis, et on nous permettra d'esquisser en quelques lignes la biographie de cette femme.

Madame Malassis était, à quinze ans, première demoiselle dans une importante maison de modes de la rue de la Paix.

À seize ans, elle abandonna brusquement cette position pour suivre un vieux débauché veuf, riche sans enfants, qui remplaça son châle de tartan par un cachemire, et les fleurs de sa coiffure par des branches de corail.

De dix-huit à vingt-trois ans, l'existence de la jeune femme fut livrée à tous les hasards de la vie des pécheresses.

Un adorateur *splendide* la trouva, un soir, aux prises avec la nécessité la plus âpre, et, prévoyant sans doute que la folle créature ne songerait jamais à l'avenir si l'on n'y songeait pour elle, il lui acheta un fonds de parfumerie sur le boulevard des Italiens.

Là, madame Malassis, qui, par hasard, avait de l'ordre, prit sa situation au sérieux et acquit bientôt cette agilité au gain cette économie sévère et bien entendue qui mène le commerçant à la fortune.

Un ancien commis voyageur, un homme qui touchait à la cinquantaine, ne s'effaroucha point du passé un peu lesté de la défunte, lui offrit sa main et fut agréé. Comme César Birotteau, le héros immortel de M. Balzac, M. Malassis était prédestiné aux grandeurs humaines.

Sept ou huit ans lui suffirent pour amasser deux cent mille francs. Il devint adjoint au maire de son arrondissement, membre d'une foule d'institutions philanthropiques, et il produisit dans le monde officiel d'abord, puis dans celui de la finance, et presque dans le faubourg Saint-Honoré, la petite modiste de chez Fanny, l'ancienne femme galante à demi réhabilitée par le mariage. Quand M. Malassis mourut — et il mourut d'une indigestion, à la suite d'un copieux souper fait au *Bocher-de-Cancal* — sa femme avait été adoptée par le monde, qui ignorait toute une partie de ses antécédents.

Mais, nous l'avons dit, le vicena pardonne point... Madame Malassis avait habilement dissimulé ses instincts pervers, et cependant M. Malassis avait été, disait-on tout bas, bien souvent trahi.

Son mari mort, la veuve rencontre le vieux duc de Château-Mailly.

Elle avait alors trente-cinq ans, l'âge de l'ambition. Elle entrevit un avenir superbe, elle rêva de couvrir et d'éclipser à jamais les fanges de son passé par les perles éclatantes d'une couronne ducal. Pendant deux années, la courtisane vieille prit au sérieux son rôle de femme austère; elle fut dame patronnesse, elle vit le meilleur monde, se lia intimement avec la marquise Van-Hop, et sut inspirer au vieux duc une irrésistible passion...

On eût pu croire qu'elle avait à jamais reconquise et gravi les sommets ardu de la vertu...

Illusion !

Le jour où elle rencontra ce petit jeune homme au lorgnon d'écaillé, aux cheveux bouclés, au minois vulgaire et séduisant, à l'aplomb des fils de famille que passent, gantés de jaune serin, leur vie sur le boulevard des Italiens, madame Malassis sentit le passé reprendre dans ses mains crochues et puissantes, et l'abîme se rouvrit sous ses pieds.

Elle était née courtisane; elle devrait l'être jusqu'au jour où l'aveugle duc de Château-Mailly la conduirait à l'autel.

La veuve avait trente-six ans, l'âge des passions volcaniques chez la femme; elle commençait à paraître son âge, on le chuchotait dans le monde à ses orailles, le vieux duc seul ne s'en apercevait point !

Mais le duc était septuagénaire.

Et peut-être que la voix mystérieuse du cœur s'éveillait enfin chez cette femme, dont la vie n'avait été qu'un long calcul. Elle avait trouvé sur la route, une nuit, un jeune homme de

vingt ans, lancé comme une bombe par l'invisible main de sir Williams; ce jeune homme lui avait parlé de vulgaire et chaleureux langage de la passion, et la femme, qui tant de fois avait cédé, avait été vaincue encore.

Pendant quelques heures, cet esprit fort, calculateur, ce chiffre devenu femme, avait tout oublié... On lui avait parlé d'amour, à elle qui n'e tendait plus ce langage sortir de deux lèvres jeunes et fraîches, et elle avait écouté.

Mais le folle a ses heures, rien de plus !

Madame Malassis voulait bien aimer encore, mais elle voulait aussi épouser le duc.

Aussi, à partir de ce jour, divisa-t-elle habilement son temps.

Rentrée chez elle bien avant la nuit, toujours prête à y recevoir M. de Château-Mailly si un caprice jaloux venait à l'y conduire, elle sortait chaque jour, vers deux heures. Où allait-elle ?

En femme prudente, madame Malassis n'avait pas cru devoir mettre sa femme de chambre ni aucun de ses gens dans le secret de son nouvel amour...

Elle sortait de chez elle en voiture, dans un fiacre la plupart du temps, remontait la rue de la Pépinière, prenant la rue Saint-Lzazare, qu'elle suivait dans toute sa longueur, entrait dans l'église Notre-Dame-de-Lorette par la grande porte, y séjournait environ dix minutes, et sortait par la rue Fléchier.

Là se perdaient les traces de madame Malassis. Allait-elle soulager une infortune ? Allait-elle à quelque mystérieux rendez-vous ?

Elle entrait dans une maison de la rue Fléchier, passait comme une ombre devant la loge du portier, montait lestement un escalier, son voile baissé... Une porte s'ouvrait et se refermait... c'était tout...

Quelques fois, une heure et même deux s'écoulaient avant qu'elle ressortit. La veuve traversait de nouveau l'église, regagnait son fiacre et rentrait furtivement rue de la Pépinière.

Il y avait huit jours que cela durait, lorsqu'un soir, vers trois heures, au moment où, redescendant de la rue Fléchier, elle s'apprêtait à remonter la rue, madame Malassis s'arrêta et recula tout à coup, comme si elle avait vu se dresser devant elle un reptile armé d'un triple dard.

Venture se promenait de long en large sur le trottoir, les mains dans ses poches, un charmant sourire aux lèvres, sifflotant un petit air grivois.

Espérant encore n'être point reconnue, la veuve allait passer outre...

Mais Venture se plaça devant elle, et lui dit :

— Bonjour, madame.

Il donna à ce dernier mot cette inflexion respectueuse et particulière aux domestiques parlant à leur maîtresse.

Et comme madame Malassis demeurait stupéfaite et toute bouleversée, il répéta :

— Bonjour, madame.

Toute troublée encore, mais prête à reconquérir son sang-froid, la veuve prit un air sévère et le regardant fixement.

— Que faites-vous ici, maître Venture ? dit-elle.

— Je me promène, madame.

— Je ne vous ai point pris à mon service pour cela.

Le laquais baissa la tête, balbutia quelques mots d'excuse et se tut.

— Cherchez-moi une voiture, dit-elle, et payez-la. Je vous en viderai ma bourse chez de pauvres gens qui meurent de faim.

Venture ne se le fit pas répéter : il se hâta d'obéir, et madame Malassis rentra chez elle en disant :

— Voilà un homme que je vais me hâter de congédier.

Le soir, en effet, après son dîner, elle sonna et Venture partit.

La veuve était dans sa chambre à coucher, au coin du feu, toute seule.